

injuste envers sa fille, qui avait châtié sa fille pour quelque chose où elle était innocente, où elle n'avait aucune part. Mais, remué ainsi intérieurement par le sentiment de honte et de culpabilité, il pouvait se changer en l'homme qui aime ses deux enfants. Et ne devrait-il avoir aimé sa fille que dans les cinq derniers jours de son existence, il n'en mourrait pas moins comme un autre homme, comme un père malgré tout affectueux.

Un long et profond entretien entre le père et la fille, qui put avoir lieu avant la mort du père, a montré que mes arguments avaient trouvé une oreille et un cœur prêts à les recevoir. Cet homme est parti réconcilié avec lui-même. Et sa fille, qui lui avait pardonné depuis longtemps, a gardé de lui un beau souvenir. Cela n'est pas la moindre confirmation de cette thèse centrale en logothérapie :

On ne peut jamais changer que soi

Mais pour soi on le peut toujours.

Et toujours, cela signifie littéralement jusqu'à son lit de mort. Ainsi à cette question de savoir si un sens, malgré une faute, voire un accomplissement chargé de sens est possible malgré la conscience de sa culpabilité, je veux répondre par une formule empruntée à une carte postale. Elle est conçue en ces termes :

Ce que tu es, c'est un cadeau que Dieu t'a fait.

Ce que tu fais de toi, c'est le cadeau que tu fais à Dieu.

Il n'y a plus qu'une chose à y ajouter : même ce que tu fais de ta faute est ton cadeau que tu fais à Dieu.

VI

La faute et le renversement dans la manière de penser. Un exemple

Pour que le lecteur voie bien que, de la « triade tragique souffrance, faute, mort » (Frankl), c'est la faute qui peut marquer un homme sa vie durant – plus longtemps même que l'expérience de la souffrance ou la rencontre avec la mort – je reproduirai un bouleversant dialogue qui eut lieu dans une de mes consultations. Cette femme d'environ 60 ans m'avait été adressée par le médecin d'un établissement de cure parce que le très mauvais état psychique où elle se trouvait ne s'améliorait absolument pas. J'ai mené quelques entretiens avec elle, mais le premier entretien que je veux rapporter à grands traits a joué un rôle clef, dans la mesure où il réussit en amenant la patiente à renverser sa manière de penser.

Pour qu'on puisse suivre ce dialogue non seulement quant à sa teneur mais du point de vue clinique, j'y introduirai quelques commentaires.

Madame X: J'ai de telles peurs, c'est comme si quelque chose me pressait de toutes parts.

Moi: Veuillez bien réfléchir. De quoi avez-vous peur?

Madame X: C'est bien là qu'est le mal: je n'en sais rien. Il n'y a vraiment aucune raison pour qu'il en soit ainsi. La raison en est peut-être dans le passé, dans le fait que je n'ai pas surmonté tout cela.

Quand un patient souffre de peur, il convient de s'enquérir de quoi il a peur. S'il peut indiquer « de quoi » et si la peur n'a aucun rapport logique avec son objet (par exemple peur des microbes, peur de se blesser à des objets tranchants) alors le soupçon se fait jour qu'il s'agit d'une réaction typique de peur névrotique, et la méthode de « l'intention paradoxale » peut apporter un soulagement. Mais si le patient n'a aucune idée du pourquoi de sa peur, alors autre chose se cache derrière. Très souvent, chose étonnante, c'est un problème de conscience – en tout cas quelque chose qu'il y a lieu d'explorer plus précisément jusqu'au fond.

Moi: Y a-t-il dans votre passé un événement tragique?

Madame X: (violemment) C'était l'enfer, oui, l'enfer! Avec mon premier mari, il faut que je vous dise. Il n'a fait que boire et courir les femmes. Et puis un jour il a disparu. Tout bonnement disparu.

Moi: Combien de temps êtes-vous restés ensemble?

Madame X: Quatorze ans.

On pourrait maintenant, poursuivant l'exploration, s'arrêter longuement sur l'histoire de ce fiasco dans la vie conjugale, lequel a sans conteste laissé des traces chez la patiente. D'un autre côté il y aurait danger qu'on lui attribue une importance

presque exclusive, et compte tenu de ce qu'on a parlé d'un premier mariage, de ce que donc un second a suivi, on doit se demander s'il est bon de remuer le souvenir du premier conjoint. Je décide en conséquence d'explorer d'abord les conditions générales qui encadrent la vie de cette femme.

Moi: Et auparavant? Avant votre mariage, avez-vous eu une période heureuse?

Madame X: C'est-à-dire... Mes parents ont vraiment beaucoup fait pour moi. Mais de l'amour, de la chaleur, je n'en ai pas connu. Leur ménage allait aussi très mal. Et à peine en avais-je terminé avec l'école, on me dit: « Tu dois maintenant aller travailler ». Ma sœur cadette a pu faire des études, mais moi, ils me voulaient à l'extérieur.

Moi: Quel a été votre travail?

Madame X: À l'usine, et plus tard aux tramways, c'était très intéressant.

Moi: Ainsi vous n'avez pas travaillé de mauvais gré?

Madame X: Au contraire, j'ai toujours aimé travailler, (elle parle de ses différents emplois)

Moi: Alors vos parents n'ont peut-être pas pris une mauvaise décision quand ils vous ont envoyée travailler?

Madame X: Non, on ne peut pas le dire.

Ici nous apprenons que non seulement le premier mariage mais aussi l'enfance de la patiente n'a pas été des meilleures. Et là-dessus encore on pourrait faire tout un travail de prospection psychologique. Cependant nul ne peut faire que ce qui eut lieu n'ait pas eu lieu. La seule chose qui peut être changée, c'est l'attitude de la patiente par rapport à cela, et c'est ce que j'ai tenté. Elle peut, dans un esprit de réconciliation, admettre le comportement de ses parents.

Moi: Ainsi vous avez commencé à travailler de bonne heure. Vous êtes-vous aussi mariée de bonne heure?

Madame X: Oui, beaucoup trop tôt. Mais c'était en 1942. Voyez-vous, personne alors ne savait ce qui allait arriver. Beaucoup d'hommes ont été tués, on ne savait pas, en se quittant, si on se reverrait.

Moi: Je comprends bien cela. Cependant votre mari est revenu de la guerre.

Se peut-il que les événements de la guerre l'aient changé?

Madame X: Certainement. C'est ce qui s'est produit. Soudain c'était un autre homme. Mais en 1945 notre Georg est né. (elle pleure)

Moi: (après un temps) Georg est votre fils?

Madame X: C'était l'aîné. (elle pleure)

La patiente a relaté jusqu'ici des conditions d'existence particulièrement douloureuses. Mais l'impression malgré tout est apparue qu'avec cela elle pouvait vivre. Même l'acceptation, dans un esprit de réconciliation, du comportement de son mari, compte tenu du traumatisme des années de guerre, paraît concevable. Mais en parlant de Georg, on se heurte à une réaction très vive de la sensibilité.

Moi: Je crois, Madame X, que ce n'est pas à vrai dire le mauvais mariage avec votre premier mari, ou votre enfance assez terne dont vous souffrez tant.

Il y a encore autre chose.

Madame X: (à voix basse) Mon Georg est mort à 16 ans.

Moi: J'en suis très peinée. C'est une souffrance atroce pour une mère, Madame X.

Madame X: Il y a déjà vingt ans de cela. Il faut pourtant que je le domine.

Certains en sont bien capables!

Outre la souffrance, la patiente est confrontée à une mort tragique, à la mort de l'un de ses enfants. Mais comme elle le dit bien, il y a vingt ans de cela. Ce n'est pas que cette femme pût complètement accepter une chose pareille. Cette blessure est trop profonde. Mais dans son cas, elle ne cicatrise pas, ses larmes le montrent. Pourquoi? Nous devons en parler encore.

Moi: C'est quelque chose qu'on n'oublie pas, Madame X, si loin que cela remonte. Parlez-moi encore un peu de votre Georg. Quel enfant était-il?

Madame X: (par bribes, en s'interrompant souvent) Oui, c'est ça, il était si gentil, pas du tout comme un enfant. Il n'a pas eu du tout d'enfance. Il a toujours veillé sur le petit. Il l'a presque élevé. Le matin déjà il le portait à la crèche, car j'étais seule, personne ne m'a aidée. Je devais commencer le travail à quatre heures du matin à la poste et travailler aussi l'après-midi. En ce temps là il y avait encore deux distributions de lettres par jour. Ma mère ne m'a pas pris le petit. Le service social n'a rien donné. L'employée a dit que, pour les enfants d'un couple, c'est au père de s'en occuper. Mais lui était parti. Je ne savais même pas où il était. Je n'avais pas d'argent.

Moi: Donc vous aviez encore un deuxième enfant et votre mari vous a quittée?

Madame X: Oui! Markus est né en 1954 et la même année mon premier mari est parti et n'a plus donné signe de vie. Il a fait des opérations irrégulières, et je ne sais quels tripotages, la police l'a recherché. Et j'étais là avec mes deux enfants. Si je n'avais pas eu Georg avec moi, je me demande ce qui serait arrivé. Et il n'avait alors que neuf ans. Non, il n'a pas eu d'enfance. (elle pleure)

Quand les patients font de tels récits, chargés à ce point d'affectivité, il faut prendre garde aux nuances pour y déceler le germe pathogène. La souffrance en elle-même ne rend pas forcément malade. Au contraire, elle peut contribuer à renforcer le